

ENRICA ASQUER, ANNA BELLAVITIS, GIULIA CALVI,
ISABELLE CHABOT, CRISTINA LA ROCCA, MANUELA MARTINI

LES FEMMES AU RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

Aussi étrange que cela puisse paraître, au vu de son titre, ce livre n'a pas été conçu comme une célébration. Le double anniversaire de la publication des volumes de *l'Histoire des femmes en Occident* et de la *Storia delle donne in Italia* a été l'occasion de revenir sur les acquis de ces ouvrages pionniers, mais surtout de rendre compte de l'extraordinaire évolution d'un domaine d'études qui s'est enrichi, en suivant des parcours tracés par ces ouvrages, mais aussi dans des directions totalement inattendues répondant aux interrogations actuelles.

Pour l'ouverture du colloque, et maintenant de l'ouvrage qui en rassemble les actes, nous avons souhaité donner la parole à la grande protagoniste de cette saison d'études : Michelle Perrot, à qui Georges Duby demanda de diriger avec lui la *Storia della donna* (premier titre de l'ouvrage, par la suite devenu *Storia delle donne* et, enfin *Storia delle donne in Occidente*), que l'éditeur Laterza lui avait proposé d'écrire, après le succès de la publication de *l'Histoire de la vie privée* en traduction italienne. Michelle Perrot revient sur les étapes d'une conquête, progressive mais certaine : de la forme interrogative « Une histoire des femmes est-elle possible ? » du colloque de Saint-Maximin de 1983, jusqu'à l'affirmation « Une histoire des femmes est possible » par laquelle elle intitule sa contribution. Entre les deux, on a assisté à un élargissement des thèmes et des sujets, des échanges et des hybridations d'approches et de méthodologies à une échelle internationale de plus en plus large et surtout, l'irruption de la catégorie de 'genre', déjà bien présente à l'époque et progressivement intégrée par les historiographies des pays de langue latine. Les éditrices de trois des cinq volumes de *l'Histoire des femmes en Occident*, parue d'abord en italien en 1990 puis en français en 1991, et de la *Storia delle donne in Italia*, publiée en quatre volumes entre 1994 et 1997, reviennent, elles aussi, sur leurs expériences. Elles rendent également compte des évolutions historiographiques des différentes périodes historiques, en ce qui concerne les cinq volumes du premier ouvrage collectif organisé de façon chronologique, et des différents sujets traités par la deuxième entreprise, structurée autour de quatre grands thèmes : la religion, le travail, la maternité et le mariage.

La première section de notre ouvrage collectif propose une réflexion sur la réception et les retombées des deux publications majeures de l'historiographie européenne des femmes. Les trois autres sections rendent compte du foisonnement actuel dans ce domaine et sont organisées autour de quelques thématiques significatives des évolutions récentes de l'histoire des femmes et du genre : y sont donc inclus à la fois des sujets et des approches qui étaient totalement absents des ouvrages des années 1990, et des sujets plus traditionnels qui sont ici traités à partir d'approches nouvelles ou en dialogue avec d'autres disciplines. Aucune ambition d'exhaustivité n'a guidé cette sélection, et tous les sujets possibles n'ont pas pu être traités. Ainsi, la religion et la 'foi', qui avaient fait l'objet du premier volume de la *Storia delle donne in Italia* essentiellement consacré au catholicisme, sont ici plutôt envisagées par rapport à d'autres confessions religieuses, dans les chapitres consacrés à l'histoire 'globale'; de même, l'histoire du mariage, qui avait donné son titre au dernier volume de la série italienne, n'apparaît pas ici en tant que telle, mais le mariage abordé comme institution qui structure les identités et les relations de genre est l'un des fils conducteurs que l'on retrouve dans la plupart des contributions. L'articulation entre circulations, mobilités, échanges et histoire globale est un autre de ces fils rouges, sans doute l'un des plus visibles à l'heure actuelle. Dans un article publié en 2005 dans la revue *History and Theory*, l'historienne nord-américaine Marie Louise Roberts voyait l'ouverture récente des études sur le genre en direction d'une histoire transnationale et globale comme « une deuxième bataille pour l'intégration » après la première qui, dès les années 1970, avait repensé les chronologies, les césures et les thèmes de l'histoire occidentale, à partir de l'expérience des femmes¹.

La recherche sur les relations de *genre*, et donc aussi le vaste champ des *men's studies*, mais également les histoires plus affirmées de la famille et des femmes, adoptent une perspective analytique qui dépasse la petite échelle et les frontières de la nation, dans l'optique d'une histoire attentive à la circulation transnationale des personnes, des cultures, des pratiques et des savoirs².

Le choix de consacrer une section de cet ouvrage collectif au lien entre l'Occident et le monde procède d'une double reconnaissance : d'une part, l'existence d'une historiographie internationale en pleine expansion qui étudie la formation des empires et des colonialismes comme étant inséparable des événements des États européens, dans un espace de temps qui va de la formation des empires ibériques du

¹ Roberts 2005, p. 461.

² Calvi 2009; Calvi 2010; Calvi – Stornig 2015.

début des temps modernes, aux événements coloniaux et jusqu'à la décolonisation à l'époque contemporaine; d'autre part, la production d'un nombre important d'études qui mettent en évidence le lien constitutif entre les relations de genre, l'intimité, les formes de la famille, la sexualité et les processus de colonisation, où les études sur les XIX^e et XX^e siècles dominent, ce que confirment les quatre essais de la section *Histoire globale et histoire du genre*.

La présence d'historiennes et d'historiens non occidentaux qui travaillent principalement dans les universités nord-américaines et publient surtout en anglais est sans doute une des caractéristiques de cette production scientifique. C'est, en effet, de cette diaspora intellectuelle qu'est partie, dans les années 1990, la critique de la modernité et de la place centrale de l'Occident à travers un renversement de perspective où la déconstruction des catégories analytiques binaires (est/ouest, dominant/subordonné, histoire/récit) s'accompagne de la proposition de « provincialiser » l'Europe, en s'interrogeant sur les modalités et les formes avec lesquelles l'écriture historique peut retrouver les voix des « autres ». Aussi bien la contribution d'Odile Goerg sur l'Afrique subsaharienne, que celle d'Anna Vanzan sur l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, celles d'Elena Borghi sur l'Inde et de Paola Paderni sur la Chine, toutes mettent l'accent sur l'émergence d'une historiographie *locale* et l'existence d'une tension avec les études importées d'Occident, où la question de la traduction, non seulement de la langue mais aussi des catégories, pose le problème de l'interprétation, de l'adaptation et de l'hybridation entre traditions, écoles et styles de pensée. Les quatre contributions de cette section soulignent que les questions de la traduction et celles des différences de genre, de classe et de race sont cruciales pour étudier comment des contextes spécifiques ont développé des formes de coexistence, et comment certaines pratiques, habitudes ou idées ont ou bien n'ont pas été traduites à travers les frontières culturelles, religieuses et linguistiques, dans le cadre de hiérarchies de pouvoir et de régimes coloniaux différents.

À partir des travaux fondateurs de Catherine Hall, Ann Laura Stoler, John Tosh e Philippa Levine,³ la recherche sur la présence des femmes dans la construction des empires coloniaux a mis en évidence la centralité de leur action, malgré le silence de la documentation. Il y a, d'une part, les femmes blanches, voyageuses et exploratrices intrépides qui transgressent les rôles traditionnels et voient dans l'aventure coloniale une opportunité d'émancipation. À partir du milieu du XIX^e siècle, un nombre croissant de femmes britanniques et françaises, partent, parfois seules, travailler dans

³ Levine 2004; Stoler 2002; Hall 2000; Tosh 2005.

les colonies en tant qu'infirmières, médecins, femmes de chambre, ouvrières et travailleuses agricoles, et établissent de multiples liens entre les colonies et les « métropoles ». Les luttes pour l'émancipation proposent, par exemple, toute une rhétorique de la tutelle pour protéger les « sœurs plus faibles » du continent indien. Cette historiographie a également pour objectif de déconstruire le lien entre masculinité et impérialisme et de s'interroger sur l'expérience des hommes et des femmes pour comprendre comment celle-ci a façonné l'histoire coloniale. Le contrôle de la sexualité est au cœur de la définition de la masculinité et de la supériorité du colonisateur, même par rapport aux colonisés. Inversement, la prétendue passivité naturelle des femmes blanches, porteuses de l'idéologie de la domesticité, est utilisée comme un frein et un élément de disciplinement. Toutes les lois coloniales établissent progressivement un contrôle plus serré sur les relations que les Européens entretiennent avec les femmes autochtones, en interdisant le mariage et le concubinage, et contrôlent aussi les enfants nés de ces unions, tandis que les relations entre femmes blanches et hommes de couleur, et les enfants nés ou qui pourraient naître de ces unions, ne sont pas même envisageables.

Le thème du corps traverse l'histoire du genre dans une perspective globale et, en particulier, celle de la construction des empires coloniaux dans le sens de rencontres entre cultures qui produisent des politiques, des législations et des imaginaires⁴. Le corps indigène est le lieu par excellence des « angoisses coloniales », sollicitées par les phantasmes d'une sexualité présumée excessive et débridée comme étant typique des « races » non-occidentales et non-chrétiennes. Le corps devient la zone de contact où le savoir sur la différence sexuelle, sur les relations de genre et de race se construit à travers l'exercice et la représentation du pouvoir colonial. Ici, le double questionnement commun à cette nouvelle historiographie ressort avec lucidité : comment la catégorie de genre a-t-elle influencé la formation des empires coloniaux ? Et *vice versa* : comment une intensification du regard sur la formation des empires a-t-elle changé l'histoire des femmes et du genre ? L'aspect central du contrôle sur les corps des colonisés et, en particulier, la construction de sujets féminins « autres » dans le cadre de modèles de patriarcat autochtones et occidentaux est un fil rouge qui lie les contributions de Goerg, Vanzan, Borghi et Paderni. Le double régime patriarcal, indigène et occidental, trouve des formes de complicité et de compromis qui marginalisent les femmes, les privant des pouvoirs, des autonomies et des solidarités dont elles jouissaient dans la période pré-coloniale.

⁴Rizzo – Gerontakis 2017.

L'étude des rapports de genre dans ces contextes coloniaux, autrement dit des relations entre les hommes blancs et les femmes indigènes et entre celles-ci et les femmes blanches, a enrichi ce qu'on appelle une histoire de l'intimité et de son contrôle où l'analyse de la législation coloniale construit et rend visibles les liens entre violence, race et genre. L'interconnexion entre la sexualité, l'intimité, le genre, la redéfinition de la sphère publique et privée et la construction de la puissance coloniale déplace, pour ainsi dire, sur un terrain transnational, des catégories en partie déjà présentes dans la recherche sur le genre, le pouvoir et la formation des États en Europe occidentale. L'optique implicitement eurocentrique de cette historiographie, souvent confinée dans une dimension régionale et nationale, a exclu du tableau des inégalités sociales la dimension juridique et culturelle de l'ethnie et de la race qui, au contraire, s'est imposée dans la *global history* et l'historiographie sur le genre et les empires. Ici, l'accent mis sur la diversité des cultures et des histoires coloniales et sur les déplacements des chronologies exige la redéfinition des catégories fondamentales de *household*, famille, relations familiales et genre dans le cadre d'un régime d'inégalité et de hiérarchies construites à partir de la couleur de la peau et du sexe. Les recherches sur l'expérience et le vécu coloniaux soulèvent des questions sur la façon dont tout cela s'est répercuté sur la mère-patrie. Comment les « autres » ont-ils à leur tour construit les Européens ? Comment ont-ils contribué à définir l'Occident et l'« homme » blanc ? Placer le corps au centre du projet de contrôle signifie donc le thématiser en tant qu'objet de disciplinement et de pouvoir et, en même temps, en tant que sujet de résistance.

Les sources sur les populations conquises – livres de raison, comptes – rendus de voyage, correspondances, rapports – fournissent autant d'informations sur les agents de la colonisation. Leur regard est inextricablement lié à la production de connaissances sur les « autres » construits de façon discursive à travers des projections, des phantasmes, des désirs qui se mélangent dans le langage et les images et traduisent la diversité des rituels, institutions et coutumes en termes d'excès, de violence, de polygamie et d'infanticide.

La *gender history* dans une perspective globale implique de surmonter la vieille convergence femmes-famille-privé, la petite échelle et les relations informelles. La recherche a désormais montré la productivité scientifique de l'interconnexion entre formation des États – relations de genre – public/privé. Ulrike Strasser et Heidi Tinsman⁵ rappellent cette perspective analytique : l'histoire globale est souvent une construction linéaire, l'histoire de la convergence progressive

⁵ Strasser – Tinsman 2005.

produite par l'action européenne à travers la mondialisation des marchés et l'exportation de la modernisation. L'attention portée principalement sur les marchés, en mettant de côté la catégorie de genre, a produit une marginalisation de la présence et de l'action historique des femmes en tant qu'agents du changement. Les deux auteures proposent d'ôter aux marchés cette priorité et de mettre en évidence le lien entre relations de genre-pouvoir-politique, où l'étude des hommes d'un point de vue des *men's studies* entre fortement en ligne de compte. L'importance des interconnexions entre genre-État-public dans une dimension globale est également mise en évidence par les mouvements politiques qui luttent contre la subordination des femmes, l'esclavage, pour les droits civils et la citoyenneté. Mais cette histoire des mouvements politiques des femmes, à laquelle les contributions de la section *Histoire globale et histoire du genre* se réfèrent, ne veut pas être l'histoire de l'émancipation occidentale exportée vers le reste du monde : il s'agit d'une histoire élaborée à partir des apports, de la voix et de la pratique politique des femmes africaines, indiennes, chinoises et provenant des pays du MENA qui critiquent les paradigmes occidentaux, une histoire qui amène à dépasser la dimension nationale, où l'histoire des femmes est souvent cantonnée, et à accentuer les éléments transnationaux.

Il ne s'agit pas d'écrire une histoire de la modernisation appliquée au monde, où l'Europe serait le seul moteur du changement, mais une histoire comparative et transnationale qui identifie les connexions entre genre, sexualité et les formations socio-économiques et politiques.

Enfin, la question des sources, qui revient dans toutes les contributions de la section *Histoire globale et histoire du genre*. Les archives coloniales soulèvent, en effet, d'importantes questions méthodologiques et épistémologiques. Les archives, écrit Antoinette Burton⁶, sont des zones de contact importantes avec le passé impérial, en ce sens qu'elles reproduisent une série de « rencontres » coloniales dans lesquelles le genre est une composante fondamentale. Que sont les archives avant l'expansion coloniale et avant l'occidentalisation d'une grande partie du monde ? Quelles sont les formes de conservation, de légitimation et de transmission de la mémoire en dehors du modèle et des institutions occidentales qui ont rendu publique leur pertinence ? La maison, la dimension privée, les formes de l'histoire, l'oralité et le mythe construisent des mémoires qui entrent en conflit avec les formes du pouvoir et de l'officialité auxquelles l'histoire de l'Occident délègue la conservation de son passé. C'est ici que résonne avec force le questionnement qui traverse toute cette historiographie :

⁶ Burton 2005.

comment entendre la voix des hommes et des femmes colonisés. Les fouilles d'archives locales et régionales ont favorisé le dépassement des dichotomies rigides des années 1970 : on ne parle plus de capitalisme/patriarcat, mais de capitalisme patriarcal et processus de créolisation. Ces recherches, qui ont introduit le genre dans l'étude de l'esclavage, ont enrichi l'analyse des systèmes esclavagistes avec la catégorie de reproduction et d'identité sexuelles. Dans ce sens, le genre, qui place le sujet au centre de la scène coloniale en tant que corps sexué, s'avère être un outil utile pour la redéfinition de la main-d'œuvre, du marché et de la production, dans des contextes où le déplacement des personnes va de pair avec leur sujétion.

S'il est un domaine fertile au sein des études des femmes et du genre depuis une bonne quarantaine d'années, c'est bien celui de l'histoire des circulations et des migrations qui mérite d'être ainsi qualifié⁷. À toutes les échelles, du niveau local à la dimension transcontinentale, les historiens et les historiennes se sont mobilisés pour donner une profondeur historique à un processus que les sociologues et les politistes tendent à considérer, à tort, comme une nouveauté absolue. On ne saurait, en effet, confondre l'augmentation des flux migratoires et leur féminisation plus marquée dans les deux dernières décennies avec la naissance *ex nihilo* d'un phénomène qui, de fait, était déjà bien attesté dans le passé. La floraison d'études a été telle qu'on a récemment assisté au développement de champs de recherche autonomes, notamment ceux concernant les transferts culturels et les *refugees studies*, fortement marqués par l'approche de genre, y compris dans une perspective historique.

Il n'a pas fallu attendre le tournant transnational pour que les femmes en migration se retrouvent sous les projecteurs. Entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, le débat international s'est développé à partir des travaux pionniers. Les études sur l'histoire des migrations européennes vers les États-Unis, comme la recherche d'Hasia Diner sur les migrantes irlandaises⁸, avaient déjà clairement montré que les femmes n'étaient pas seulement parties à la traîne de leurs maris, pères ou frères. Elles s'étaient aussi déplacées toutes seules, parfois en groupe et grâce à l'aide de proches, mais pas forcément, et c'était cela qui importait, dans le cadre de migrations familiales. L'article d'une sociologue active en France, Mirjana Morokvasic, qui critiquait le livre d'un économiste, Michael Piore, bien connu pour son intérêt pour les alternatives historiques au fordisme, avait suscité une controverse qui a donné beaucoup de

⁷ Donato *et al.*, 2006; Green, 2012 et l'article de la même auteure dans ce volume.

⁸ Diner 1983.

fruits⁹. Quelques années plus tard, la perspective du genre était, à son tour, assez rapidement intégrée dans l'analyse, et sans difficultés majeures malgré une relative prééminence de l'histoire des femmes en migration.

Il peut ainsi paraître surprenant que dans *l'Histoire des femmes en Occident*, une entreprise pionnière à bien des égards dans d'autres domaines, un seul article – *Sortir* – porte explicitement sur la mobilité et les migrations féminines. Rédigé par Michelle Perrot, il avait l'originalité de combiner plusieurs formes de mobilité, des voyages aux migrations de moyenne et longue distance, en offrant un tableau vivant des multiples expériences possibles, ou accessibles, aux femmes du XIX^e siècle. Fruit d'un goût et d'une sensibilité personnelle plus que d'une priorité historiographique, cet article témoignait du peu d'attention accordée aux migrations féminines dans l'historiographie française dans les années 1980. En 1986, dans les *Annales*, Gérard Noiriel avait parlé de l'histoire de l'immigration en France comme d'un champ en friche, et ceci sans aborder ni de près ni de loin la question de l'immigration des femmes. Ceci ne saurait surprendre : à l'époque on aurait pu, en effet, écrire un article sur le vide historiographique concernant les femmes en migration dans l'un des pays les plus précocement touchés par l'immigration internationale en Europe et où l'immigration féminine avait pourtant atteint très rapidement des pourcentages considérables, entre 30 % et 40 % selon les destinations.

Ce retard n'allait se réduire que très lentement : vingt ans plus tard la situation n'avait pas vraiment évolué. Un colloque organisé en 2005 à l'École Normale Supérieure de Paris et conçu à la fois comme un bilan historiographique et une arène de valorisation et de promotion, de mise en relation de l'historiographie française avec l'historiographie internationale, a révélé l'état embryonnaire des recherches historiques en France sur le genre des migrations. L'intérêt indéniable des quelques études en cours faisait singulièrement ressortir leur rareté.

En revanche, l'ouverture aux études nord-européennes et nord-américaines sur les migrations était désormais acquise. Cependant, comme le rappellent les introductions aux volumes thématiques issus de cette rencontre, en France plus qu'ailleurs c'est l'histoire des femmes en migration qui est encore privilégiée¹⁰. Les expériences différenciées des hommes et des femmes et leur perception par les contemporains sont rarement étudiées simultanément. Pourtant les sources d'inspiration historiographique sont désormais abondantes.

⁹ Piore 1984; Morokvasic 1984.

¹⁰ Lillo – Rygiel 2007; Rygiel – Lillo 2007; Martini – Rygiel 2008.

Les études réunies ici dans la section *Circulations* en donnent des aperçus éclairants.

Nancy Green trace les grandes lignes du renouveau opéré par le genre et le définit comme une catégorie d'analyse essentielle dans la structuration actuelle de l'histoire des migrations. Elle l'inscrit dans un parcours linéaire qui trouve ses origines dans une démarche militante soucieuse de chercher, et de trouver, les femmes en migration là où elles étaient. Une fois que les femmes ont eu la visibilité qui leur faisait défaut, il a ensuite été possible de relire à l'aune du genre la place des migrants et des migrantes par rapport au marché du travail, à la citoyenneté, ou à l'intégration dans les sociétés, question sur laquelle elle porte plus particulièrement son attention ici.

Des concepts-clés comme assimilation, ethnicité et transnationalisme sont réexaminés à la lumière du genre. Ce faisant, il est possible de questionner aussi bien l'historiographique des migrations que les études féministes. Les parcours d'accès aux services et aux institutions sont éminemment genrés lorsqu'on s'intéresse, par exemple, aux soins du corps et à la santé des migrantes. D'autre part, dans le domaine des migrations, la théorie de la séparation des sphères a également été réfutée. L'ethnicité n'est pas seulement l'apanage de femmes enfermées dans leurs foyers. L'histoire des filières migratoires a montré que les hommes construisent les structures et les institutions communautaires et que les femmes peuvent aussi travailler dans des espaces extra-domestiques.

De nos jours, on assiste enfin à un retour, que l'on pourrait considérer cyclique, à des études féministes intersectionnalistes qui s'intéressent aux trajectoires différenciées des femmes en migration non seulement par rapport à celles des hommes mais aussi en comparant celles des femmes entre elles. Ces comparaisons entre les histoires migratoires des femmes ont permis de mettre en lumière des paradoxes. Le service domestique est un excellent terrain d'études de ce point de vue. Raffaella Sarti souligne, à juste titre, qu'il représente un canal de mobilité pour les deux sexes. Et indéniablement les domestiques sont les nouvelles héroïnes des études migratoires : elles sont désormais aussi présentes que les hommes sur la scène internationale des migrations de travail. Des jeunes femmes qui visent la ville et le travail domestique côtoient les jeunes hommes ouvriers dans les usines de la deuxième industrialisation qui autrefois étaient les seuls protagonistes des récits historiques sur les migrations.

Toutefois cette autonomie avait pour contrepartie le travail dans des espaces parfois confinés. Les femmes entamaient des parcours migratoires indépendants, certes, suivant le plus souvent des filières migratoires genrées et spécifiques, mais pour s'enfermer dans des espaces domestiques, soumises paradoxalement à des conditions

de travail qui, de fait, s'accompagnaient d'une ségrégation spatiale et relationnelle. Au contraire, les « suiveuses », y compris les mères de famille, empruntaient le chemin de la ville pour effectuer des travaux extra-domestiques, non seulement dans les maisons, mais aussi dans les manufactures et dans les services de blanchisserie, commerce ou restauration.

Cette dimension ambivalente des contraintes auxquelles sont soumises les femmes en mobilité est un trait commun des articles proposés dans cette section. À côté de son indéniable dimension dynamisante, autrefois mécaniquement associée à l'émancipation des femmes, on insiste à présent sur l'ambivalence du processus migratoire. Les transformations vont de pair avec la reproduction de mécanismes sociaux et culturels genrés.

Dans cette optique, les études sur les réfugiés et sur les *displaced people* sont éclairantes et Silvia Salvatici en montre les enjeux et la remarquable vitalité; et ce d'autant plus que la dimension de genre a des retombées concrètes sur l'action de terrain. La grande attention des approches historiques à la mise en place des régimes internationaux de prise en charge et à la question du franchissement des frontières est, de ce point de vue, tout à fait symptomatique; de même que, lorsqu'on reconstruit l'histoire des *displaced people* pendant et après la Seconde Guerre mondiale, on ne peut pas faire l'impasse sur l'analyse des contraintes en tout genre pesant sur les acteurs. Lorsqu'on étudie la vie dans les camps et lors du décryptage de migrations forcées, la perspective du genre est pertinente dans la mesure où elle explicite très précisément les particularités de ces contraintes, et la capacité d'agir différenciée.

La captivité comporte des entraves à la liberté d'agir de toute autre nature, mais tout aussi tenaces : elles occupent une place importante dans l'étude de Jocelyne Dakhliya sur la thématique en plein essor des circulations et échanges culturels. La prise en compte de leur caractère genré a profondément transformé l'étude des rapports inter-religieux, des relations culturelles et plus largement des contacts entre les civilisations qui coexistent autour de la Méditerranée.

La captivité peut se transformer en canal d'échange, et pas seulement d'affrontement : elle donne aux frontières culturelles une certaine porosité, elle est le vecteur de relations et d'échanges sexuels, commerciaux, culturels, institutionnels, comme l'ont montré les *global lives studies* où les femmes ont reçu une attention particulière sans doute portée par les études pionnières de Natalie Zemon Davis.

La captivité pousse également à s'interroger sur les ambiguïtés du statut des sujets circulants, qui change selon les espaces institutionnels traversés. Cette condition particulière des individus en

mobilité incite à penser de manière relationnelle les statuts des personnes ainsi que les droits qui y sont associés.

Les articles réunis sous la rubrique *Droits et identités* soulèvent des interrogations de longue durée en élargissant le périmètre de la notion de droit, aussi bien politique que civil. Partant du constat que le concept de droit politique est anachronique pour la Grèce ancienne, la question que pose Violaine Sebillotte Cuchet est celle de la place que les femmes occupent dans la cité et les affaires publiques. Ce questionnement initial lui permet de montrer l'écart entre la vision de l'exclusion du politique qui dominait dans l'*Histoire de femmes en Occident* et le chemin parcouru depuis, grâce à une approche anthropologique. Violaine Sebillotte Cuchet propose, d'une part de discuter les mots associés à la citoyenneté dans le monde grec et, d'autre part, les pratiques féminines et masculines liées à des catégories linguistiques comme *politikê* (politique) ou *politeia* (régime, citoyenneté). Ce déplacement, indispensable pour éviter les anachronismes dans l'analyse des mondes anciens, représente également une suggestion méthodologique utile pour des époques plus récentes.

Simona Feci met en lumière le chemin parcouru depuis les années fastes de la critique féministe du droit dit universel et souligne l'accélération, depuis une vingtaine d'années, de la recherche sur l'histoire du droit, des cadres normatifs et des pratiques juridiques, notamment en Italie. À la croisée entre l'histoire du droit et l'histoire sociale, ces études ont abordé de front la question de l'asymétrie entre les sexes et l'accès genré au droit, du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Pour les deux filons thématiques privilégiés par l'historiographie italienne – les normes et institutions matrimoniales et les droits de propriété et transmission de l'héritage –, la rencontre avec l'histoire du droit a pu se faire grâce à l'utilisation de sources judiciaires, d'une part en enquêtant sur les transgressions des normes ou les situations conflictuelles et, d'autre part, en étudiant les arbitrages extrajudiciaires et les sources notariales, incontournables pour saisir les différents rôles au sein des familles, les statuts des acteurs sociaux et la transmission genrée des patrimoines. Simona Feci peut ainsi insister également sur leur lien avec la citoyenneté. Traversée par des différences et des formes variées d'exclusion, celle-ci est le reflet de la construction genrée de l'ordre social. Qu'elle soit conçue comme un privilège ou un droit, elle comporte aussi des devoirs, également genrés. Moins étudiés que les droits politiques ou civiques, les devoirs associés à la citoyenneté sont également marqués par les changements institutionnels et politiques majeurs, notamment si l'on pense au lien entre capacité juridique des femmes et droits politiques dans la transition entre époque moderne et époque contemporaine.

Dans cette perspective, la spécificité de l'historiographie nord-américaine sur les droits politiques étudiée par Raffaella Baritono est d'insister non seulement sur le suffragisme ou les mouvements féministes de la deuxième vague, mais aussi sur les mouvements philanthropiques et les associations féminines. L'étude de l'essor de ces organisations aux États-Unis montre comment les discours sur les droits à l'égalité et les discours maternalistes utilisant un registre moral n'ont pas été forcément en opposition mais se sont mutuellement nourris d'une pratique quotidienne de l'activisme civique. Ces initiatives témoignent également de l'implication de ces associations dans la mise en place des politiques sociales, non seulement au niveau national mais également sur le plan international. L'attention à ces activités civiques permet ainsi de nuancer la séparation trop marquée entre différentes vagues du féminisme (en particulier la lecture sur le retrait supposé de l'activisme des femmes après le 19^e amendement sur le suffrage aux États-Unis).

Centrée sur les représentations, mais également attentive aux pratiques, la section *Identités, familles, masculinités* rassemble quatre contributions de Sylvie Joye, Sylvie Steinberg, Domenico Rizzo et Nadia Filippini. Elle rend compte des principales nouveautés apparues au cours des dernières décennies autour du genre comme élément de construction de l'identité personnelle et sociale des hommes et des femmes au fil du temps. La famille, les rôles et les expériences de paternité et de maternité apparaissent ici comme des domaines fondamentaux où ces identités sexuées se forgent et cela constitue un trait à la fois de continuité et de différence par rapport à l'*Histoire des femmes en Occident*. En effet, si dans cet ouvrage la maternité avait déjà une place importante, en tant que lieu essentiel où se construisent l'expérience quotidienne et l'identité de genre des femmes, la paternité et plus généralement l'identité de genre masculine étaient à peine esquissées, même si les auteur-e-s reconnaissent explicitement que l'histoire des femmes est faite de relations. D'autre part, comme l'observe Sylvie Steinberg, le mot « identité », qui était significativement absent de l'outillage lexical des auteurs du troisième tome, consacré à l'ancien régime¹¹, a produit, dans ces vingt-cinq dernières années, une effervescence extraordinaire de recherches, se plaçant au cœur du débat et de la réflexion critique.

À partir du milieu des années 1990, l'enquête sur l'expérience masculine a sans doute ouvert l'un des champs les plus marquants de l'histoire du genre, au point de représenter potentiellement un élément de tension par rapport à la structure de l'entreprise Duby-

¹¹ Zemon Davis – Farge 1991.

Perrot : de même que pour l'histoire des femmes, l'introduction d'une perspective genrée dans l'histoire des hommes n'a pas simplement consisté à ajouter (ou à redécouvrir) un sujet, mais bien à procéder à l'examen critique de tout l'ensemble. D'autant plus que, dans ce cas précis, il s'agissait de frapper en plein cœur une « histoire générale » sexuellement neutre. Or, si dans cette mission on peut indubitablement identifier un partenariat complet et même une filiation directe entre l'histoire des femmes et l'histoire de la masculinité, des tensions, en particulier autour du concept-clé de 'patriarcat' ne manquent pas¹². À cet égard, dans les remarques qui ouvrent cet ouvrage, Michelle Perrot rappelle que les directrices des cinq tomes de *l'Histoire des femmes en Occident* avaient bien identifié la « domination masculine » comme un élément crucial qui s'inscrit tout au long du parcours historique des femmes, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. L'ambition de retracer, malgré tout, une « culture des femmes » les avait ainsi amenées à rechercher dans le temps les pratiques capables d'agir dans les interstices et des formes de résistance qui, même en défiant de manière informelle un pouvoir masculin oppressant, avaient donné la parole aux femmes dans l'histoire.

À partir d'un ouvrage de Raewyn (à l'époque Robert) Connell qui a fait date, *Masculinities*, paru en 1995¹³, la pluralité de l'identité masculine a émergé, avec une force explosive, alors que jusque-là on l'imaginait le plus souvent comme monolithique et axée autour d'un élément commun à tous les contextes étudiés dans le monde occidental : le *pouvoir* exercé sur l'autre sexe. À partir de ce texte, qui a inspiré de nombreuses recherches, l'enquête sur les relations entre les sexes est devenue plus sophistiquée, en intégrant une dimension dialectique au sein d'une pluralité de déclinaisons possibles de l'identité masculine. L'axe hommes-femmes n'est donc plus apparu comme le seul pertinent pour l'analyse historique, pas plus que celui entre hommes, entre une masculinité *hégémonique* pour citer Connell, et d'autres formes possibles de construction identitaire. Comme Alexandra Shepard a justement observé en 2005, à propos de l'Ancien Régime, cette optique a jeté les bases pour explorer « resistant and alternative strands of masculinity » et, ensuite, pour les analyser « in their own terms rather than solely in relation to the dominant patriarchal mode – which in turn must be recast slightly less forcefully as normative rather than hegemonic »¹⁴. Il existait

¹² Voir en particulier Harvey – Shepard 2005, qui fait le point sur la production consacrée à l'histoire de la masculinité dix ans après la publication de l'essai fondateur de John Tosh (voir Tosh 1994).

¹³ Connell 1995, précédé par Connell 1993.

¹⁴ Shepard 2005, p. 291.

cependant un risque, signalé d'emblée : celui de redimensionner le poids du modèle patriarcal au point de négliger progressivement l'analyse des asymétries de pouvoir entre hommes et femmes¹⁵.

La figure du père a également fait l'objet d'une révision historiographique, précisément à partir de la remise en cause d'un imaginaire collectif très répandu, qui, en particulier pour le passé, nous restituait seulement la dimension de la domination absolue sur les enfants¹⁶. Sylvie Joye nous rappelle que le *pater familias* romain a longtemps été placé au fondement de cette représentation, or, précisément la recherche sur l'Antiquité et le haut Moyen Âge fournit des éléments précieux qui atténuent cette image d'un pouvoir paternel sans limites et immuable dans le temps. Ces travaux ont, en effet, mis en évidence des tensions, des limites liées à des obligations de réciprocité envers les enfants et des changements dans le temps, même au sein de cette dimension normative de l'indiscutable autorité du *pater familias*. L'époque de Constantin, en particulier, marque une redéfinition significative des responsabilités du père en achevant un processus de renforcement progressif de la composante biologique dans la représentation du rôle paternel. Ce qui se traduit par la présence fréquente dans les sources (iconographiques, hagiographiques, etc.) d'une figure paternelle fortement impliquée dans les actions quotidiennes de 'care', notamment dans l'alimentation des enfants. Ce changement, encore plus évident dans les périodes suivantes, contribue entre autres à remettre en cause l'association étroite, souvent postulée comme 'naturelle', entre les femmes, les mères et la nutrition¹⁷.

En ce qui concerne l'époque contemporaine, Domenico Rizzo préconise une attention à l'expérience réelle des sujets, à la complexité de leurs relations sociales, mais aussi aux ambivalences de la représentation même de la virilité, iconographique et plus généralement symbolique. Sa contribution pousse la réflexion critique encore plus loin, « au-delà de la pluralité », c'est-à-dire au-delà même de l'approche *des* masculinités que la réflexion de Connell a favorisée. Les risques d'essentialisme implicites dans l'utilisation du dispositif identitaire sont ici fortement soulignés, notamment par rapport à l'une des pierres angulaires de la réflexion historiographique sur le XX^e siècle, à savoir la « crise de la masculinité ». C'est précisément le paradoxe d'une crise évoquée en fait à de nombreuses époques, souvent d'ailleurs comme une arme d'auto-légitimation contre l'avancée des droits des femmes, qui, selon Rizzo, met en évidence la fragilité d'une approche fondée sur une imprudente superposition entre la

¹⁵ Ditz 2004.

¹⁶ Sarti 2015.

¹⁷ Sarti 2017.

construction idéologique, celle d'une masculinité hégémonique, et la réalité. Si on observe les dynamiques de genre du point de vue des sujets réels, souligne-t-il, il est difficile de déceler à temps combien d'entre eux se sont vraiment reconnus dans la masculinité hégémonique. C'est d'autant plus à garder à l'esprit si on pense à l'époque contemporaine, notamment au XX^e siècle, marquée par un nationalisme exacerbé et inextricablement enchevêtré avec le genre, comme les études de George Mosse l'ont si bien montré¹⁸.

C'est, par ailleurs, sur le plan de la représentation et de l'iconographie que la masculinité ne prend pas les seuls traits univoques du pouvoir, de l'agressivité et de la violence. On ne manque pas d'exemples de représentations picturales dans lesquelles même la virilité guerrière est associée à des traits de fragilité, notamment en relation avec la dimension affective et sexuelle. Et pourtant, pourrait-on objecter, c'est une fragilité que l'on peut lire aussi en relation (et non en opposition) avec la virilité même, comme nous le rappellent les études sur la violence sexuelle qui mettent en lumière la complexité des relations intimes bien au-delà de la conscience de soi.

L'enquête sur la masculinité reste un terrain de débat dense et stimulant où s'affrontent, souvent implicitement, d'un côté l'histoire sociale et de l'autre l'histoire culturelle¹⁹. Sylvie Steinberg rappelle cependant que c'est la discussion autour de l'identité sexuée en général qui soulève des questionnements et fait l'objet d'approches différentes, en partie à cause de l'enchevêtrement complexe de plusieurs niveaux, sociaux et subjectifs, d'identification des sujets. De ce point de vue-là, la ligne de tension ne se situe pas seulement au niveau de l'articulation entre les codes normatifs de genre, d'une part, et les réalités, les expériences, les conditions plurielles des sujets, d'autre part. Au fond, ce qui a récemment été mis en discussion c'est la possibilité même d'opposer le sexe et le genre, le sexe étant quelque chose de donné par la nature, alors que le genre a seulement la tâche de rendre compte des processus historiques de construction socio-culturelle et de pouvoir qui agissent sur les sujets, définissent les rôles, les attentes sociales, les normes etc. À cet égard, à partir des années 1990 et à la suite des travaux fondateurs de Thomas Laqueur²⁰, l'histoire de l'identité de genre a pour ainsi dire été « minée » par un ensemble de recherches qui ont mis en doute l'a-historicité du sexe comme donnée biologique et la dualité sexuelle qui lui était liée, pour montrer au contraire que sexe et genre étaient des constructions socio-culturelles forgées elles-mêmes

¹⁸ Mosse 1982; Mosse 1996.

¹⁹ Harvey – Shepard 2005.

²⁰ Laqueur 1990.

par des conceptions idéologiques du corps et de la sexualité tout autre que neutres en termes de genre, dont les formes variaient dans le temps et selon le contexte²¹. Les *gay and lesbian studies* et l'affirmation académique de la théorie *queer*, qui ont alimenté de nombreuses recherches capables d'élargir le spectre des expériences documentées, au-delà du monopole de l'hétérosexualité, ont encore accentué cette complexité.

Steinberg remarque que la tentative d'intégrer toutes ces perspectives dans l'histoire des femmes a suscité de nouveaux questionnements, mais également la prise de conscience de limites difficilement surmontables, notamment pour les périodes pré-contemporaines. Les recherches sur le travestissement dans l'Ancien Régime ont, en particulier, ouvert un filon d'enquêtes brillantes qui a conduit à s'interroger sur l'identité de genre dans les périodes pour lesquelles il est difficile d'accéder à la sphère intime des individus et de saisir ainsi les éventuels *gender troubles*, les dissonances entre la perception de soi et le genre assigné par le regard social. Dans cette perspective, on s'est interrogé, ici aussi avec une plus grande attention à l'identité masculine, sur les processus de construction personnelle de l'identité de genre pendant l'enfance et la jeunesse, sur l'éducation corporelle et sexuelle des fillettes et des garçons, sur le savoir médical concernant le corps, mais aussi plus généralement sur l'imaginaire de l'ambivalence de genre, producteur d'images de femmes fortes, d'amazones, de femmes guerrières etc. Il en résulte une image très fluide de la société d'Ancien Régime, où les individus semblent définir leur propre appartenance de genre et sexuelle de façon changeante.

Le corps, le savoir produit sur lui ou à travers lui, en termes de ré-élaboration subjective, apparaît donc bien comme un axe portant de l'histoire du genre. Dans cette optique, une réflexion sur la maternité corporelle s'imposait dans cette section de l'ouvrage : il s'agit, en effet, d'un sujet fondateur de l'histoire des femmes qui, comme le montre le volume de la *Storia delle donne in Italia*²², faisait l'objet de nombreuses recherches, déjà dans les années 1990. Nadia Filippini rappelle que, depuis lors, certains sujets ont été plus développés que d'autres, dans une perspective fortement interdisciplinaire : l'histoire de l'accouchement, surtout, à laquelle Filippini a elle-même donné une contribution importante²³; l'histoire de l'embryon et du fœtus, au centre d'un processus historique de personnification juridique; l'histoire des morts-nés, un filon très proche qui explicite le lien

²¹ Pour les références bibliographiques, cf. Sebillotte Cuchet – Steinberg 2010; Murphy – Spear 2010; Asquer 2012; Steinberg 2018.

²² D'Amelia 1997.

²³ Filippini 1995 et Filippini 2017.

entre l'histoire de la maternité corporelle et l'histoire du contrôle sur la vie et sur la mort (par une multiplicité de sujets, privés et publics, religieux et civils); l'histoire du vécu maternel, à travers la récupération des écrits féminins (journaux intimes, lettres, livres de famille), dans le sillage de Christiane Klapisch-Zuber et de ses célèbres recherches sur les *ricordanze* des élites florentines²⁴. Toutes ces études ont mis en évidence des expériences, mais aussi des compétences et des formes inattendues d'autodétermination des femmes, à mettre en relation avec l'histoire des sages-femmes, qui occupent progressivement une place centrale sur la scène de l'accouchement. Dans le cadre d'un savoir médical de plus en plus avancé et diffus sur la grossesse et l'accouchement, les recherches les plus récentes ont mis en évidence la nécessité d'étudier l'alliance, et pas seulement les tensions, entre les femmes et les médecins hygiénistes. D'autre part, la recherche sur les féminismes des années 1970 a mis en lumière la contribution extraordinaire de cette saison politique à une plus grande conscience corporelle des femmes et à la revendication d'un droit à l'autodétermination, à travers les batailles pour l'accouchement humanisé, la contraception et l'avortement.

Les articles de la dernière section – *Économies, sociétés, culture matérielle* – cherchent d'emblée à répondre à une question fondamentale : peut-on réécrire l'histoire économique à partir d'une approche genrée, et notamment en y incluant les femmes comme protagonistes ? En d'autres termes, comment l'histoire des femmes et du genre peut-elle modifier l'histoire économique ?

Les quatre premières contributions traitent d'espaces différents et mettent en lumière des approches qui, sans être 'nationales' sont tout de même influencées par l'origine et le lieu de travail de chaque historienne (Grande-Bretagne, Pays-Bas, Espagne et Italie), même si – comme l'écrit Ida Fazio – on ne saurait parler aujourd'hui d'historiographies 'nationales', au vu de l'échange et de la circulation d'idées et des personnes qui caractérisent la recherche, notamment dans les jeunes générations. L'observation n'est pas anodine : elle nous renvoie au débat sur ce qu'on a appelé la « little divergence » entre l'Europe nord-occidentale et l'Europe méditerranéenne, une définition forgée à partir de la notion de « great divergence » entre l'Europe et la Chine, et qui se réfère aux différentes chronologies du développement capitaliste en Europe²⁵.

²⁴ Klapisch-Zuber 1983.

²⁵ Cette problématique est au cœur du projet de recherche du Leverhulme Trust *Producing change. Gender and work in early modern Europe*, <http://www.producingchange.gla.ac.uk>.

L'Histoire des femmes en Occident n'accordait pas beaucoup de place à l'histoire économique des femmes en Espagne et en Italie, en dépit de recherches déjà existantes et déjà très riches, mais, du moins dans le cas italien, les volumes de la *Storia delle donne in Italia* et notamment celui, dirigé par Angela Groppi, sur le travail féminin – *Il lavoro delle donne* – sont venus combler cette lacune. Déjà en 1989, lors de la *Settimana di Storia economica dell'Istituto Datini* de Prato consacrée à *La donna nell'economia*, Angela Groppi avait mis l'accent sur le fait qu'une notion « restrictive » de travail, limitée à la figure de l'ouvrier *breadwinner*, dans une économie « fordiste », avait caché tout ce qui n'était pas travail salarié et négligé tout autre apport économique au sein comme à l'extérieur de l'espace domestique. À propos du cas espagnol, Carmen Sarasúa fait état d'un paradoxe : les historiens qui ont étudié les conditions de vie sous la dictature franquiste ont insisté sur le fait que les salaires ouvriers étaient insuffisants pour couvrir les besoins de la famille, mais ils ont en même temps mis en évidence le développement de l'économie, dans les années 1960, et l'augmentation de la consommation. Seule l'existence d'une deuxième source de revenus, représentée par les activités des femmes dans les usines, dans les services ou à la campagne peut expliquer ce paradoxe et pourtant les sources officielles – les recensements de la population – n'en font pas état, puisque le modèle de femme imposée par la dictature était, comme dans l'Italie fasciste, celui de la mère au foyer. Les enquêtes d'histoire orale, en revanche, ont contribué à dresser un portrait plus réaliste et plus complet de l'économie espagnole du XX^e siècle.

La recherche sur le travail des femmes, après s'être constamment heurtée au problème des sources, a ouvert de nouvelles perspectives en interrogeant des documents qui n'avaient apparemment rien à voir avec le travail, comme les témoignages rendus en justice ou les journaux intimes, mais aussi et surtout, en élargissant la notion d'activités économiques jusqu'à dépasser la séparation entre production et reproduction, en y incluant le travail non payé des membres de la famille et notamment le travail de « care » et en prenant en compte tout l'éventail de ressources disponibles auxquelles hommes et femmes pouvaient accéder dans les sociétés du passé²⁶.

Le récent projet *Gender and work* de l'Université de Uppsala est probablement celui qui a poussé le plus loin cette idée, en fondant une vaste recherche historique sur la méthodologie du « making verbs count », c'est à dire en prenant en compte les verbes utilisés

²⁶ Martini – Bellavitis 2014; Sarti – Bellavitis – Martini 2018.

par les acteurs pour définir leurs activités, plutôt que la déclaration de leur identité professionnelle²⁷. Alexandra Shepard nous rappelle que cette recherche a révélé comment, au cours du XVII^e siècle, le processus de « prolétarisation » et la dépendance croissante de l'activité salariée a caractérisé les activités économiques des femmes encore plus précocement que celles des hommes.

La notion de « ressource », sur laquelle insiste notamment Ida Fazio dans son article, inclut l'accès à l'assistance, aux activités de crédit et même la pratique d'activités illicites, telles que la fraude et la contrebande, mais aussi la possibilité de posséder, de gérer et de faire fructifier ses biens, qu'ils soient le fruit d'une activité professionnelle ou d'un héritage familial. Les recherches des dernières années ont montré que, en dépit de règles en apparence très contraignantes, les systèmes juridiques du passé laissaient des marges significatives d'autonomie aux femmes. Deux pôles ont surtout fait l'objet de ce type d'analyse : l'Angleterre, où sous le régime de la *coverture*, les femmes mariées perdaient, du moins en théorie, tout droit à la propriété, mais où les femmes célibataires pouvaient gérer leurs biens en totale autonomie, et l'Italie, où la dot, provenant de l'héritage familial ou du travail de la jeune femme, était gérée par le mari, mais restait propriété de la femme et constituait un crédit que la veuve, ou même l'épouse sous certaines conditions, était en droit d'exiger²⁸.

L'article d'Elise van Nederveen Meerkerk propose une ouverture sur l'espace extra-européen et les études postcoloniales qui pourtant ne se sont pas encore suffisamment intéressées aux échanges socio-économiques entre métropoles et colonies, dans une perspective d'histoire du genre. Néanmoins, l'importance du travail féminin dans les colonies et ses conséquences sur les identités de genre et sur les relations entre hommes et femmes indigènes apparaît de plus en plus évidente. D'autre part, les échanges commerciaux avec les colonies ont eu des retombées significatives sur l'évolution économique des métropoles, et sur la participation des femmes aux activités productives dans l'agriculture et dans la manufacture. Le modèle de la « révolution industrielle », tel qu'il a été appliqué aux Pays-Bas du XVII^e siècle, émet l'hypothèse que l'offre de produits de consommation provenant des colonies a stimulé la production permettant aux femmes d'être plus actives sur le marché du travail et donc de renforcer leur rôle et leur pouvoir de négociation aussi à l'intérieur de la famille.

²⁷ Ågren 2017.

²⁸ Bellavitis – Zucca Micheletto 2018.

Carmen Sarasúa, Alexandra Shepard et Elise van Nederveen Merkerk insistent sur ce modèle, critiquable à plus d'un égard, mais qui a le mérite d'attirer l'attention sur les choix des individus, et notamment des femmes, en tant que facteurs de mutation économique. D'autre part, le modèle de la « révolution industrielle » met aussi l'accent sur le rôle économique des femmes en tant que consommatrices, un rôle qui, selon Martha Howell, leur aurait été attribué à l'époque de la « révolution commerciale » du bas Moyen Âge, en opposition au rôle des marchands producteurs de richesses et se serait aussi traduit par la promulgation de lois somptuaires visant surtout les femmes, leurs habits, ornements et bijoux.²⁹ Les deux derniers articles de cette section du volume confirment l'importance de cet aspect et de ce domaine de recherche pour l'histoire des femmes et du genre.

L'intérêt pour la culture matérielle s'est considérablement développé dans les dernières décennies en s'intéressant aussi bien aux sources écrites et iconographiques qu'aux objets. De ce point de vue, l'archéologie constitue une approche fondamentale pour questionner les identités genrées des objets matériels. L'article d'Irene Barbiera présente les résultats de l'analyse d'objets repérés dans des tombeaux du Haut Moyen Âge, et montre les modalités de construction des identités masculines et féminines en relation au cycle de vie et à l'âge du décès. Développée à partir des années 1990, une approche genrée de l'archéologie funéraire du Haut Moyen Âge a permis de réinterpréter la présence d'objets qui, aux yeux des archéologues, paraissaient incohérents et non conformes aux identités masculines ou féminines. Par exemple, la présence de vêtements masculins ou même d'armes dans les tombeaux féminins est désormais interprétée comme une volonté délibérée de célébrer des femmes ayant des qualités guerrières. D'autre part, la présence d'objets et de bijoux particulièrement précieux dans des tombes féminines peut être interprétée comme une sorte de réparation par rapport à la perte d'un élément-clé du processus de reproduction sociale : une jeune femme à marier ou une jeune épouse morte en couches. De même, alors que la présence de bijoux est attestée dans les tombes de jeunes filles à peine pubères, la présence d'objets caractérisés comme masculins, par exemple les armes, dans les tombes masculines, ne s'identifie pas immédiatement avec la masculinité, mais plutôt avec une certaine catégorie d'âge.

L'étude des objets et des restes matériels d'une société a toujours été au cœur du travail des archéologues et des anthropologues alors que les historien-e-s ne s'y sont intéressé-e-s que plus récemment.

²⁹ Howell 2010.

Jane Hamlett propose une relecture, dans le contexte anglais, du développement des études sur le genre et la culture matérielle aux époques moderne et contemporaine. Le partage des tâches en ce qui concerne l'achat de biens de consommation, la décoration de la maison, et même la culture matérielle du corps masculin ont fait l'objet d'investigations détaillées qui rendent plus complexe l'idée que l'on se faisait des identités de genre au XIX^e ou au XX^e siècle. Mais l'aspect le plus intéressant consiste probablement dans la dimension transnationale des phénomènes, qui dépasse la simple idée des contrastes entre nations et permet l'examen croisé des relations entre les personnes, les choses et les structures de pouvoir axées sur le genre. Il existe des puissantes similitudes entre les façons dont les identités genrées sont construites, y compris grâce à l'identification entre les femmes et la maison, dans les sociétés industrielles du XIX^e et du XX^e siècles. Ainsi, à la fin de cet ouvrage collectif, on revient à la nécessité d'une histoire des femmes et du genre qui dépasse les frontières des nations et des historiographies nationales, une ambition qui était déjà celle de *L'histoire des femmes en Occident*.

Le colloque international *Vingt-cinq ans après / Vent'anni dopo. Les femmes au rendez-vous de l'histoire, hier et aujourd'hui* a été possible grâce au soutien généreux de nombreuses institutions que nous souhaitons remercier très chaleureusement. La directrice de l'École française de Rome Catherine Virlouvet a accueilli avec enthousiasme la proposition venant de la *Società italiana delle storiche* et nous a fait l'honneur d'inaugurer le colloque, dont l'organisation a été assurée par le directeur de la section des études modernes et contemporaines, Fabrice Jesné et par Claire Challéat, assistante scientifique de la section. Nous tenons à remercier Andrea Giardina, président de la *Giunta centrale per gli Studi storici*, qui a pris la parole lors de l'inauguration du colloque et qui a également manifesté son soutien en mettant des bourses à la disposition des étudiants et étudiantes qui souhaitaient assister au colloque. Nous sommes reconnaissantes à l'égard de l'Institut Universitaire de France, de l'Université franco-italienne et des Universités de Padoue (*Dipartimento di Scienze storiche, Geografiche e dell'Antichità*), Paris Diderot-Paris 7 (Laboratoire *Identités Cultures Territoires* EA 337 et *Action structurante PluriGenre* de l'*Institut des Humanités*) et Rouen Normandie (*Groupe de Recherche d'Histoire* EA 3831) pour leur soutien financier. Le colloque a aussi été l'occasion pour dresser un bilan des initiatives éditoriales autour de l'histoire des femmes et du genre en Italie et nous tenons à remercier Giuseppe Laterza et Cecilia Palombelli qui nous ont fait l'amitié de venir en dis-

cuter avec nous, de même que Renata Ago, Michela De Giorgio, Lucetta Scaraffia, Anna Scattigno et Maria Rosaria Stabili pour leur participation au colloque et aux débats.

Enrica ASQUER, Università degli Studi di Padova,
Università degli Studi di Trieste

Anna BELLAVITIS, GRHIS-Université de Rouen Normandie/IUF

Giulia CALVI, Università degli Studi di Siena

Isabelle CHABOT, Università degli Studi di Padova

Cristina LA ROCCA, Università degli Studi di Padova

Manuela MARTINI, LAHRHA-Université Lumière Lyon 2

BIBLIOGRAPHIE

- Ågren 2017 = M. Ågren (dir.), *Making a living, making a difference. gender and work in early modern European society*, Oxford, 2017.
- Asquer 2012 = E. Asquer (dir.), *Culture della sessualità*, numéro thématique de *Genesis. Rivista della Società italiana delle storiche*, XII, 1-2, 2012.
- Azen Krause 1978 = C. Azen Krause, *Urbanisation without breakdown: Italian, Jewish, and Slavic immigrant women in Pittsburgh, 1900 to 1945*, dans *Journal of Urban History*, 4, 1978, p. 291-306.
- Bellavitis, Zucca Micheletto 2018 = A. Bellavitis, B. Zucca Micheletto (dir.), *Gender, law and economic well-being in Europe from the fifteenth to the nineteenth century: north versus south?*, London, 2018.
- Burton 2005 = A. Burton, *Archive stories. Facts, fiction, and the writing of history*, Durham, 2005.
- Calvi 2009 = G. Calvi, *Storiografie sperimentali. Genere e world history*, dans *Storica*, 43/45, 2009, p. 393-432.
- Calvi 2010 = G. Calvi, *Global trends: gender studies in Europe and the US*, dans *European History Quarterly*, 40, 2010, 4, p. 641-644.
- Calvi – Stornig 2015 = G. Calvi, K. Stornig, *Introduzione*, dans G. Calvi, K. Stornig (dir.), *Fare famiglie. Adozioni, legami, immaginari in prospettiva globale*, numéro thématique de *Genesis. Rivista della Società italiana delle storiche*, XIV, 1, 2015, p. 5-10.
- Connell 1993 = R. W. Connell, *The big picture: masculinities in recent world history*, dans *Theory and society*, 5, 1993, p. 595-623.
- Connell 1995 = R. W. Connell, *Masculinities*, Berkeley (CA), 1995.
- D'Amelia 1997 = M. D'Amelia (dir.), *Storia della maternità*, Roma-Bari, 1997 (*Storia delle donne in Italia*, 4).
- Diner 1983 = H. R. Diner, *Erin's daughters in America: Irish immigrant women in the Nineteenth Century*, Baltimore, 1983.

- Ditz 2004 = T. L. Ditz, *The new men's history and the peculiar absence of gendered power: some remedies from early American gender history*, dans *Gender and History*, 1, 2004, p. 1-35.
- Donato – Gabaccia 2006 = A. K. Donato, D. Gabaccia *et al.*, *A glass half full? Gender in migration studies*, dans *International Migration Review*, 40, 1, 2006, p. 3-26.
- Filippini 1995 = N. M. Filippini, *La nascita straordinaria. Tra madre e figlio, la rivoluzione del taglio cesareo (sec. XVIII-XIX)*, Milan, 1995.
- Filippini 2017 = N. M. Filippini, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*, Rome, 2017.
- Gabaccia – Iacovetta 2002 = D. R. Gabaccia, F. Iacovetta (dir.), *Women, gender, and transnational lives: Italian workers of the world*, Toronto, 2002.
- Gabaccia 1996 = D. R. Gabaccia, *Women of the mass migrations: from minority to majority, 1820-1930*, dans D. Hoerder, L. P. Moch (dir.), *European migrants. Global and local perspectives*, Dexter (MI), 1996, p. 90-111.
- Green 2012 = N. L. Green, *Changing paradigms in migration studies, From men to women to gender*, dans *Gender & History*, 24, 3, 2012, p. 782-798.
- Hall 2000 = C. Hall (dir.), *Cultures of empire*, New York, 2000.
- Harvey – Shepard 2005 = K. Harvey, A. Shepard, *What have historians done with masculinity? Reflections on five centuries of British history, circa 1500-1950*, dans *Journal of British Studies*, 44, 2005, p. 274-280.
- Harzig 1997 = C. Harzig (dir.), *Peasant maids, city women: from the European countryside to urban America*, Ithaca (NY), 1997.
- Hoerder 2013 = D. Hoerder, *Transcultural approaches to gendered labor migration: from the Nineteenth-Century proletarian to Twenty-First-Century caregiver migrations*, dans D. Hoerder, A. Kaur (dir.), *Proletarian and gendered mass migrations: a global perspective on continuities and discontinuities from the 19th to the 21st centuries*, Leiden, 2013, p. 19-64.
- Howell 2010 = M. Howell, *Commerce before Capitalism in Europe, 1300-1600*, Cambridge, 2010.
- Klapisch-Zuber 1983 = C. Klapisch-Zuber, *Parents de sang, parents de lait : la mise en nourrice à Florence (1300-1530)*, dans *Annales de démographie historique*, 1983, p. 33-64 (réimpr. sous le titre *Parents de sang, parents de lait*, dans Ead., *La maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*), Paris, 1990, p. 263-289.
- Laqueur 1990 = T. Laqueur, *Making sex. Body and gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (MA), 1990.
- Levine 2004 = P. Levine (dir.), *Gender and empire*, New York & Oxford 2004.
- Lillo – Rygiel 2007a = N. Lillo, P. Rygiel (dir.), *Images et représentations du genre en migration. Mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècles*, Paris, 2007.
- Lillo – Rygiel 2007b = N. Lillo, P. Rygiel (dir.), *Rapports sociaux de sexe et immigration (mondes atlantiques. XIX^e -XX^e siècles)*, Paris, 2007.
- Martini – Rygiel 2008 = M. Martini, P. Rygiel (dir.), *Genre et travail migrant. Mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècles*, Paris, 2008.
- Martini 2017 = M. Martini, *Gendered experiences of work and migration in Western Europe, 19th-20th Centuries*, dans D. Simonon (dir.), *The Routledge history handbook of gender and the urban experience*, London, 2017, p. 71-83.

- Martini – Bellavitis, 2014 = M. Martini, A. Bellavitis (dir.), *Household economies, social norms and practices of unpaid marketwork in Europe from the sixteenth century to the present*, dans *The History of the Family*, 19, 3, 2014.
- Morokvasic 1984 = M. Morokvasic, *The overview: birds of passage are also women*, dans *International Migration Review*, 18, 1984, 4, p. 886-907.
- Mosse 1982 = G. L. Mosse, *Nationalism and sexuality: respectability and abnormal sexuality in Modern Europe*, New York, 1982.
- Mosse 1996 = G. L. Mosse, *The image of man. The creation of modern masculinity*, Oxford, 1996.
- Murphy – Spear 2010 = K. P. Murphy, J. M. Spear (dir.), *Gender and Sexuality* numéro thématique de *Gender and history*, 3, 2010.
- Piore 1979 = M. J. Piore, *Birds of passage: migrant labor and industrial societies*, Cambridge, 1979.
- Rizzo – Gerontakis 2017 = T. Rizzo, S. Gerontakis (dir.), *Intimate empires. Body, race, and gender in the modern world*, New York-Oxford, 2017.
- Roberts 2005 = M. L. Roberts, *The transnationalization of gender history*, dans *History and Theory*, 44, 2005, p. 456-468.
- Sarti 2015 = R. Sarti (dir.), *Men at home: domesticities, authority, emotions and work*, numéro thématique de *Gender and history*, 3, 2015.
- Sarti 2017 = R. Sarti, *Cucinare. La preparazione del cibo in prospettiva di genere (Europa occidentale, secc. XVI-XIX)*, dans *Genesis. Rivista della Società Italiana delle Storiche*, 1, 2017, p. 17-41.
- Sarti – Bellavitis – Martini 2018 = R. Sarti, A. Bellavitis M. Martini (dir.), *What is Work? Gender at the Crossroads of Home, Family, and Business*, Oxford-New York, 2018.
- Sebillotte Cuchet – Steinberg 2010 = V. Sebillotte Cuchet, S. Steinberg (dir.), *Érotiques*, numéro thématique de *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 31, 2010.
- Sharpe 2001 = P. Sharpe (dir.), *Women, gender and labour migration: historical and global perspectives*, London, 2001.
- Shepard 2005 = A. Shepard, *From anxious patriarchs to refined gentlemen? Manhood in Britain, circa 1500-1700*, dans *Journal of British Studies*, 44, 2005, p. 281-295.
- Steinberg 2018 = S. Steinberg (dir.), *Une histoire des sexualités*, Paris, 2018.
- Stoler 2002 = A. L. Stoler, *Carnal knowledge and imperial power. Race and the intimate in colonial rule*, Berkeley (CA), 2002.
- Strasser – Tinmans 2005 = U. Strasser, H. Tinmans, *Engendering world history*, dans *Radical History Review*, 91, 2005, p. 151-164.
- Tosh 1994 = J. Tosh, *What should historians do with masculinity? Reflections on nineteenth-century Britain*, dans *History Workshop Journal*, 38, 1994, p. 179-202.
- Tosh 2005 = J. Tosh, *Manliness and Masculinities in XIX century Britain: essay on gender, family and Empire*, New York, 2005.
- Zemon Davis – Farge 1991 = N. Zemon Davis, A. Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, 5 vol., Paris 1991, t. III : XVI^e-XVIII^e siècle.